

Présence et absence de la musique

Les musiciens déchantent. Ce n'est pas pour faire un jeu de mots facile que j'utilise cette image, mais pour résumer la désillusion qu'il me semble percevoir un peu partout, et jusque dans les plus jeunes générations. Ce n'est plus une ambiance fin de siècle, c'est bien une fin de millénaire, et de civilisation. Certes, les cataclysmes redoutés et annoncés il y a trente ou quarante ans n'ont pas eu lieu : ni les grandes famines ni l'apocalypse atomique qui hantaient les imaginations ne se sont produites. Simplement les espérances se sont éteintes : le messianisme révolutionnaire a affiché son prix monstrueux ; l'indépendance du monde colonisé a révélé sa face tyrannique ; la modernité militante a avoué sa vanité. Une obsédante publicité nous presse d'accepter l'"horreur économique" comme la seule finalité, et la musique comme une industrie parmi d'autres.

Que cette industrie soit actuellement florissante, et qu'elle soit menacée par Internet, ce sont là des questions qui intéressent sans doute la Bourse et le citoyen mais qui peuvent paraître dérisoires au musicien. Ce qui pour lui est plus grave, c'est l'abus des décibels qui détruit peu à peu toute faculté d'écouter, c'est l'impossibilité d'endiguer le flot d'inanités sonores qui détruisent jusqu'à l'envie d'écouter, et c'est pour finir cette haine diffuse qui tente de détruire toute pensée attachée à des sons, au profit d'une aliénation extatique. Le poids des idées reçues se fait écrasant : il est devenu politiquement correct de couvrir d'une même bénédiction l'agonie des dernières musiques populaires, l'improbable survivance des diversités culturelles, et l'analphabétisme prétentieux : tout cela serait "actuel", et non pas contemporain. La preuve, c'est que ce dernier adjectif, contre toute logique, ne désigne plus que la musique d'un avant-hier que l'on s'efforce d'oublier. Quant aux musiques qui prétendent perpétuer l'invention, développer le savoir, ranimer le questionnement ou la célébration du monde, elles sont globalement coupables d'élitisme. Or, l'élitisme ne doit être encouragé que dans le spectacle sportif. Partout ailleurs, c'est très vilain ! Où irait-on, si on se mettait à cultiver la musique au lieu de la consommer ?

À vrai dire, on aurait bien "supporté" des championnats de création musicale, et la question avait été envisagée dans les années 70. Par exemple, un grand match Boulez-Stockhausen, arbitré par les trois ténors (bien que l'un d'eux ne sache pas lire), aurait pu dégager d'importants produits dérivés, si les règles n'étaient pas aussi changeantes et compliquées. Mais décidément le public ne suivrait pas. L'"élitisme pour tous" cher à mon ami Vitez était une magnifique utopie, comme le T.N.P. de Vilar avait été une magnifique ambition. Mais la prophétie de Baudelaire s'est réalisée depuis. Alors, laissons tourner les boîtes à rythmes, et surtout n'écoutons pas ! Le box office, le top 50, la compil des compil pensent

pour nous.

Pour les personnes qui n'auraient pas eu connaissance de cette étonnante prophétie demeurée clandestine, cachée dans les Fusées, je ne résiste pas au plaisir morose d'en citer un extrait : nous périrons par où nous avons cru vivre. La mécanique nous aura tellement américanisés, le progrès aura si bien atrophié en nous toute la partie spirituelle, que rien parmi les rêveries sanguinaires, sacrilèges ou anti-naturelles des utopistes ne pourra être comparé à ses résultats positifs...Le peu qui restera de politique se débattera péniblement dans les étreintes de l'animalité générale...!Tout ce qui ne sera pas l'ardeur vers Plutus sera réputé un immense ridicule.

Eusebius s'étant suffisamment exprimé, peut-être devrait-on entendre maintenant Florestan ? Que dirait-il, en ces ultimes mois du vingtième siècle ? Que notre horizon s'est démesurément agrandi, et que si le carnaval des cultures est permanent, c'est que toutes les musiques jusqu'alors cachées sont disponibles à peu près gratuitement. La vie s'est élargie en retrouvant un passé oublié, et en découvrant une infinité d'autres richesses esthétiques. Une orgie de musique nous a plongés dans une permanente ivresse, et Baudelaire le disait aussi : Enivrez-vous sans cesse ! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. La poésie et la vertu n'entraînent plus de surdoses. Mais la musique, oui.

Le supermarché de la consommation musicale nous offre à très bas prix non seulement beaucoup de musiques, mais beaucoup d'outils autorisant l'illusion d'en être les créateurs. Karaoke, remix, arpégiateurs etc. flattent tout acheteur de l'illusion d'être un acteur musical, un interprète-auteur-compositeur. Le trucage est lui-même enrobé d'un irrésistible massage sonore, la Muzzak, qui déclenche l'acte le plus important dans la vie d'un client : l'achat.

Mais de ces foules matraquées et dévoyées par les haut-parleurs monte encore une aspiration confuse. Ni vers un art-science, sans doute trop ambitieux ; ni vers un art-produit consommable, trop décevant ; mais vers un retour de ses dimensions rituelles et sacrées. On se prend à rêver d'un vingt-et-unième siècle qui étendrait aux dimensions de la planète le merveilleux modèle de Bali : un art rythmant la vie de tous les jours, lui conférant des richesses symboliques supérieures, et pratiqué par tous. Un art, de plus, multiforme, qui permettrait à la fois le développement de dialectes diversifiés et leur intercompréhension. Un art qui saurait aussi bien abolir les distances, comme sur Internet, que les rétablir au besoin, en ranimant des espaces confidentiels, et en redécouvrant la valeur du silence. Un art enfin qui se périmerait sans que cela entraîne ni angoisse ni nostalgie, simplement parce que les générations successives seraient toujours assez confiantes dans leur capacité de le réinventer.

Telles sont quelques unes des naïvetés que j'ai cru entendre proférées par le romantique Florestan. Bien entendu, il se trompait, tout comme Eusebius. Le

besoin musical est universel, mais il est la plupart du temps trop facile à satisfaire, et les grands accomplissements auxquels il aboutit sont rares. Comme disait à peu près Tacite, ils mettent beaucoup de temps à mûrir, mais peuvent disparaître en un instant. Fuis, camarade, le nouveau monde est devant toi.

François-Bernard Mâche

11 novembre 1999